

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 12 AVRIL 1884.

No. 17.

LE  
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, . . . . . 1.00

3 mois, . . . . . 50

Le numéro, . . . . . 10

Europe, . . . . . 18 frs

LE  
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, . . . . . 1.00

3 mois, . . . . . 75

Le numéro, . . . . . 5

Europe, . . . . . 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

*Le Journal du Dimanche*

SAMEDI, 12 AVRIL 1884.

Le, ou vers le 1er Mai prochain, l'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" seront transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

## LA DÉCOUVERTE DU CANADA

III

Le voyage fut rude et le péril fut grand.  
Pourtant, après avoir, plus de deux mois durant,  
Vogué presque à tâtons sur l'immensité fauve,  
La petite flottille arrivera saine et sauve  
Auprès de bords perdus sous de nouveaux climats.  
*Terre!* cria la voix d'un mousse au haut des mâts.

C'était le Canada, mystérieux et sombre,  
Sol plein d'horreur tragique et d'embûches sans [nombre,

Avec ses bois épais et ses rochers géants,  
Emergeant tout à coup du lit des océans!  
Quels êtres inconnus, quels terribles fantômes  
De ces forêts sans fin hantent les vastes dômes,  
Et peuplent de ces monts les repaires ombreux?  
Quel génie effrayant, quel monstre ténébreux  
Va, louche Adamastor, de ces eaux diaphanes  
Surgir pour en fermer l'entrée à ces profanes?

Aux torrides rayons d'un soleil aveuglant,  
Le cannibale est là peut-être, l'œil sanglant  
Comme un tigre, embusqué derrière cette roche,  
Qui guette, sombre et nu, l'imprudent qui s'approche.  
Point de guides! Partout l'inexorable accueil;  
Ici c'est un bas-fond, là-bas c'est un écueil;  
Tout semble menaçant, sinistre, formidable;  
La côte, noirs rochers, se dresse inabordable.

N'est-ce pas tenter Dieu, l'invisible témoin  
Qui dit au flot des mers: Tu n'iras pas plus loin!  
Que vouloir avancer quand tout barre la route?  
Cartier et ses Bretons vont reculer sans doute;  
Devant ces lieux qu'ils croient d'un impossible abord,  
Dégus, découragés, ils vont virer de bord....  
Non! car ils ont le cœur ceint d'une triple armure!  
A la voix de son chef pas un seul ne murmure;  
Ces braves l'ont promis, ils iront jusqu'au bout!

— En avant! dit Cartier qui, front grave, et debout,  
Foule d'un pied nerveux le pont de la dunette,  
Et, pilote prudent, promène sa lunette  
De tribord à bâbord sondant les horizons.  
Alors, défiant tout, naufrage ou trahisons,  
Pavillons déployés, *Grande et Petite Hermine*,  
Avec l'*Encrillon* qui dans leurs eaux chemine,  
Le Breton, qu'on distingue à son torse puissant,  
Jalobert, ce hardi caboteur d'Onessant,  
Qu'on reconuait de loin à sa taille hautaine,  
Tous, au commandement du vaillant capitaine,  
Entrent dans l'entonnoir du grand fleuve inconnu!

Sombre aspect! De forêts un réseau continu  
Se déploie aussi loin que le regard s'élance;  
Nul bruit ne vient troubler le lugubre silence  
Qui, comme un dieu jaloux, pèse de tout son poids  
Sur cette immensité farouche des grands bois.

A gauche, des plateaux perdus dans les nuées;  
A droite, des hauteurs qu'on dirait remuées  
Par quelque cataclysme antédiluvien;  
En face, l'eau du fleuve immense, qui s'en vient  
Rejaillir sur la proue en gerbes écumantes;  
Des îlots dénudés par l'aile des tourmentes;  
De grands caps désolés s'avancant dans les flots;  
Des brisants sous-mariens, effroi des matelots;  
De sombres profondeurs que le vent seul habite;  
Partout l'austérité du désert sans limite,  
La solitude morne en sa sublimité!

Pourtant, vers le couchant le cap orienté,  
La flottille s'avance, et sans cesse, à mesure  
Que les lointains brumeux que la distance azure  
Se dessinent plus clairs aux yeux des voyageurs,  
Rétrécissant aussi ses immenses largeurs,  
Le grand fleuve revêt un aspect moins sauvage;  
Son courant roule un flot plus calme; le rivage  
Si sévère là-bas devient moins tourmenté;  
Et, tout en conservant leur fibre majesté,  
Ces vastes régions que le colosse arrose,  
Où dort la forêt vierge, et dont le regard ose,  
Pour la première fois, sonder les profondeurs,  
Se drapent par degrés d'éclatantes splendeurs.

Le coup d'œil constamment se transforme et varie.  
Enfin, la rive, ainsi qu'un décor de féerie,  
Sous le flot qui se cabre en un brusque détour,  
S'entr'ouvre, et tout à coup laisse voir le contour  
D'un bassin gigantesque où la Toute-Puissance  
Semble avoir mis le comble à sa magnificence.  
Un cirque colossal de sommets inclinés;  
Un vaste amphithéâtre aux gradins couronnés  
De bosquets onduleux aux teintes indécises;  
Un promontoire à pic aux énormes assises;

Au fond de l'horizon un bleuâtre rideau  
Sur lequel se détache une avalanche d'eau,  
Avec d'après clameurs croulant dans un abîme....  
Partout, au nord, au sud, la nature sublime  
Dans le cadre doré d'un conte d'Orient!

Cartier est là, debout, glorieux, souriant;  
Tandis que ses Bretons, penchés sur les bordages,  
Groupés sur les tillacs, suspendus aux cordages,  
Par un long cri de joie immense, spontané,  
Eveillent les échos du vieux Stadaconé.  
Puis, pendant qu'on évite au courant qui dévire,  
Chacun tombe à genoux sur le pont du navire;  
Et ces bois, ces vallons, ces longs coteaux dormants,  
Qui n'ont encor vibré qu'aux fauves hurlements  
Des fauves habitants de la forêt profonde,  
Au milieu des rumeurs de la chute qui gronde,  
Retentissent enfin, — jour régénérateur! —  
Pour la première fois d'un hymne au Créateur.

Le lendemain matin, au front de la montagne  
D'où Québec aujourd'hui domine la campagne,  
Une bannière blanche au pli fleurdelysé,  
Drapeau par la tempête et la mitraille usé,  
Flottait près d'une croix, symbole d'espérance.

Ce fut le premier jour de la Nouvelle-France!

Ce jour est déjà loin; mais gloire à toi, Cartier!  
Gloire à vous, ses vaillants compagnons, groupe [altier  
De fiers Bretons taillés dans le bronze et le chêne!  
Vous fîtes les premiers de cette longue chaîne  
D'immortels découvreurs, de héros canadiens  
Qui, du grand nom français inflexibles gardiens,  
Sur ce vaste hémisphère où l'avenir se fonde,  
Ont reculé si loin les frontières du monde!

LOUIS FRÉCHETTE.

## LE LILAS

A. M. H. BEAUGRAND

Sur le bord du sentier bordé de frais buissons  
Une fleur de lilas penche sa tête basse:  
La brise et les oiseaux, qui chantent dans l'espace,  
Viennent y parfumer leur aile et leurs chansons.

Soudain, — cheveux au vent, un enfant mutin passe  
Courant et voltigeant après des papillons....  
Bientôt il voit la fleur, s'en approche, la casse...  
Et la branche a perdu ses parfums, ses rayons.

Le lilas, c'est pour nous le printemps, la jeunesse,  
Avec tout son arôme et toute son ivresse  
Que Dieu dans sa bonté met sur notre chemin.

Mais, un jour, le sort passe au sentier de la vie,  
Il voit la fraîche fleur dont notre âme est ravie,  
Et, sourd à nos sanglots, l'emporte dans sa main.

W. CHAPMAN.

## CHRONIQUE

Pâques, la grande fête du printemps est, dans beaucoup de pays, attendu avec impatience par les enfants riches ou pauvres. Ce jour-là on offre à ces chérubins de tout âge, des œufs plus ou moins ornés et plus ou moins fantaisistes. Pour les uns ce sont simplement des produits naturels, teints ou colorés, qu'on leur donne dès le matin, ou qu'on cache dans les jardins afin d'ajouter au cadeau le bonheur de la trouvaille et de la surprise. Pour les autres, les fortunés, blasés quoiqu'enfants, on imagine des objets en sucre, en chocolat ou en toute autre chose malsaine, que l'on rend encore plus dangereux à l'aide de couleurs et de gravures, et dans lesquels, souvent, on met des objets de grande valeur, bijoux ou jouets. Cette coutume des œufs de Pâques existe, surtout en France et dans toute l'Europe occidentale.

En Pologne, on célèbre la fête de Pâques par un repas magnifique que l'on appelle *le Béni*. La table est ouverte à tous les amis, et chaque nouvel arrivant est tenu de partager l'œuf avec le maître de la maison.

Mais de tous les usages que ramène la fête de Pâques, le plus touchant et le plus gracieux est certainement l'usage russe.

Dès le matin, dans les rues, on ne voit que marchands d'oiseaux installés devant les portes des maisons ; près d'eux, dans des cages en bois, tout un petit monde ailé, poussant des cris d'impatience, froissant ses plumes, fatiguant du bec les barreaux trop étroits.

Les passants s'arrêtent et font cercle autour du marchand.

— Combien vos oiseaux ?

— Dix copecks, la pièce.

— J'en prends un.

Le marchand se baisse, sa grosse main s'enfoncée dans la cage et s'abat au hasard sur l'un des captifs.

L'acquéreur le reçoit, le caresse, puis écartant doucement ses doigts, dans lesquels tremble le petit prisonnier, il lui dit :

Sois libre !

Et il le laisse gaiement prendre sa volée. C'est une chose attendrissante que de voir l'oiseau s'élaner ainsi en plein ciel. Aussi chacun des assistants n'hésite pas à imiter l'exemple qui vient d'être donné : en quelques minutes la cage est vide.

Est-il rien de plus charmant que cette vieille coutume qui a le caractère d'un symbole ? Soit que l'on voie avec les Hébreux, dans la grande fête, l'anniversaire de la délivrance d'un peuple, soit qu'avec les chrétiens on y ajoute l'idée d'une grande rédemption morale, Pâques reste synonyme de rachat et de libération. L'oiseau rendu à la liberté est bien la plus gracieuse façon de rappeler la libération de l'homme.

\*\*\*

Il existe chez certains peuples une légende charmante sur le Samedi-Saint, légende dans laquelle les oiseaux jouent un rôle principal et de laquelle est peut-être sortie cette coutume russe dont je viens de parler.

On raconte le soir à la veillée, pendant les jours de la Semaine sainte, que le samedi au matin, alors que le Christ avait été descendu de la Croix et mis au tombeau, qu'une nuée d'oiseaux s'abattit sur le Golgotha. Effarés, effrayés par les convulsions de la nature, funérailles grandioses du Dieu immolé par ceux qu'il rachetait, les oiseaux avaient, la veille, fui cette montagne maudite. Au jour, ils revinrent : trois croix se dressaient lugubrement sur un sol piétiné par la foule, çà et là, au pied de la

croix du milieu, quelques gouttes de sang ; les oiseaux allaient de droite et de gauche, secouant leurs ailes, pépant, caquetant, voletant, inconscients du crime épouvantable qui venait d'être commis. La terre frappée par ces nombreux petits becs jaillissait de tous côtés, entraînant avec elle des gouttes de rosée, teintes du sang versé par le Sauveur.

On raconte que les oiseaux, effrayés de cette rosée sanglante, firent tous les efforts pour en faire disparaître les traces ; ils arrachèrent leurs plumes, ils se baignèrent dans le Jourdain ; ils traversèrent le désert espérant que les sables ardents des plaines arides feraient fondre ces rubis, témoins irrécusables du plus grand des forfaits !

Rien n'y fit. Dieu avait marqué du sang de son Fils ces messagers ailés, afin qu'ils allasent porter aux quatre coins du globe la nouvelle de son sacrifice et annoncer au monde sa délivrance. Dans sa bonté infinie, Il voulut que ces messagers fussent pour les hommes des hérauts de bonheur et de joie, et il leur donna pour mission d'annoncer le retour du printemps, du soleil et de la vie.

Aux premiers jours de beau temps, lorsque le rouge-gorge fait entendre son cri joyeux, alors qu'autour de nous tout est en fête, alors que la nature se réveille de son long sommeil d'hiver, souvenons-nous de la légende des oiseaux du Samedi-Saint et du sang versé sur le Golgotha !

\*\*\*

Puisque je parle de la Terre-Sainte, je ne sortirai pas de mon sujet en signalant à mes lecteurs une lettre provenant d'un pèlerin, et publiée il y a quelques jours dans un journal canadien.

On s'occupe beaucoup de la France dans cette feuille matinale et on s'en occupe en mettant en pratique le proverbe aussi faux que bien connu : qui aime bien, châtie bien. Les proverbes, sagesse des nations, ont certainement du bon, mais je leur préfère certain commandement qui dit : Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. Chacun est libre de suivre l'enseignement qui lui plaît ; c'est une affaire de sentiment.

Je reviens à ma lettre ; on y arrange nos bons ennemis les Français de main de maître ; jugez-en par l'extrait suivant :

« Le Français est bien toujours ce peuple altier, suffisant, qui croit n'avoir rien à apprendre des autres, et s'imagine follement que tout le monde doit aller emprunter chez lui. Cette idée le domine tellement que le Français voyage peu ou point. Et qu'irait-il faire ailleurs, si tout ce qu'il a chez lui est supérieur ? Cependant, sur une foule de points, il pourrait trouver à s'instruire en voyageant. Ne serait-ce qu'en géographie, cela lui vaudrait encore beaucoup. Il se convaincrerait aussi qu'il ne serait pas partout bien venu à faire la leçon à tout le monde, comme il se permet de le faire chez lui. »

Et pourquoi cette sortie contre un peuple qui ne nous a rien fait ? Pourquoi ? Je vous le donne en mille ; parce que l'écrivain a demandé à une épicière une chandelle et qu'on lui a donné une chandelle de suif au lieu d'une bougie.

Ce crime est impardonnable ; à mort les Français qui osent prétendre qu'une bougie n'est pas une chandelle. Pourtant je connais un pays, pays qui m'a vu naître, où la chandelle est de suif tout comme en France ; mais c'est un pays instruit, où l'on connaît tout, même la géographie et l'histoire naturelle, et où l'on désigne la bougie par son vrai nom : la chandelle de baleine. Chandelle de baleine ! je promets un

vrai succès à l'éruddit qui en fera la demande dans quelque épicerie parisienne.

Franchement, je crois que c'est aller un peu loin en fait de purisme, de trouver que les Français de la France ne parlent pas le français. Quand nous leur refusons tous les droits civils et politiques, ce n'est que juste et inoffensif, du reste ; mais quand nous prétendons leur apprendre à parler leur langue, je crois que nous dépassons quelque peu les bornes du bon sens et du Labrador. Restons chez nous ; allons à l'école, nous en avons tous besoin, mais n'ayons pas la prétention d'y envoyer les autres.

Les langues suivent le mouvement du progrès, elles changent avec les générations, et si nous parlons encore le français de Louis XIV, ce dont nous avons le droit d'être justement fiers, il ne s'en suit pas que nous ayons le droit de critiquer le français de l'an de grâce 1881.

Il y a dans cette appréciation de la France trop de fiel pour qu'elle soit juste ; jusqu'au mot *parfaitement*, formule polie d'acquiescement, qui est pris à partie, ridiculisé et blâmé. C'est encore juste ! Pour des oreilles habituées au *comme de raison* et au *ça pas de soin*, le mot *parfaitement* doit être bien agaçant.

¶

Quand donc la laisserons-nous en paix cette brave France qui n'a souci de nos critiques et qui ne se fâche et ne se fâchera jamais des gros mots que nous pouvons lui adresser !

Nous offrons au point de vue de cette question française un étrange spectacle. Nos journaux, en temps ordinaire, sont pleins de choses malveillantes à l'adresse des Gaulois modernes et nos voyageurs nous peignent sous les couleurs les plus sombres, les plus écœurantes, les maçons et les couturiers de la Babylone moderne. Mais lorsque, par hasard, un des habitants de cette terre maudite vient chez nous, en mission quelconque, on le loue, on l'encense, on lui offre des banquets, on prononce des discours patriotiques, on s'embrasse comme des frères : c'est le brave général X, le vaillant marin Z, l'économiste distingué A, etc., etc. Ce brave, ce vaillant et ce distingué n'ont pas plutôt tourné le dos, qu'on recommence son petit train injurieux de tous les jours. Je ne puis jamais me rappeler sans rire tout le bruit fait à propos d'une fameuse délégation française. Voyages de plaisir, soirées, réceptions, illuminations, fêtes de toute nature furent données en honneur des membres de cette mission française, composée d'un belge et de deux flamands ; un an après nos trois héros étaient traités, dans un journal bien pensant, de juifs hollandais ! Et moi qui avais cru aux discours des orateurs après boire ! J'avais pleuré des larmes tricolores dans ma coupe à champagne ! ô déception !

\*\*\*

Laissons-la tranquille cette France ; le peuple canadien, celui qui s'occupe de ce qui se passe chez lui et non de ce qui se passe chez les autres, l'aime et l'aimera toujours, en dépit de ceux qui veulent l'égarer et le détacher de la mère-patrie.

Laissons-la avec ses défauts, avec son ignorance ; elle n'a que faire de nos critiques. N'allions pas surtout lui jeter à la face des injures prussiennes sous prétexte que nous sommes de ses enfants ! Elle ne sait pas la géographie ! c'est le cri railleur que lui lançaient en 1871 la Prusse et ses alliés. Certes, elle l'ignorait ; mais elle a payé assez cher cette ignorance pour qu'on la lui pardonne ; quant à ceux qui, aujourd'hui, compteraient sur cette ignorance pour recommencer "70," ils pourraient peut-être se tromper.

Si la France, pendant un temps, ne s'est soucié d'apprendre la géographie, c'est peut-être parce qu'elle la connaissait pour en avoir tracé les cartes avec la pointe de son épée. Les opprimés savent cela, et lorsque les pèlerins canadiens-français arriveront en Terre-Sainte, ils seront tellement éblouis de l'effet magique de ce mot "France," de la gloire pure et vivante qui entoure ce nom dans ce pays lointain, que peut-être, oubliant leur nationalité, ils ne se souviendront que d'une chose, c'est qu'ils descendent et appartiennent à ce peuple vain, suffisant, prétentieux, ignorant et vaincu qu'on appelle le peuple français!

FERNAND.

### LA PREMIÈRE PAGE DE MON JOURNAL OÙ J'AI PLEURÉ.

M. l'administrateur du *Journal du Dimanche*,

Monsieur,

Ces lignes indiscrettes devraient peut-être être précédées du mot : pardon. Mais j'ai des droits irrécusables à votre indulgence ; je suis orpheline depuis une semaine et, dans l'excès de mon chagrin, j'ai écrit dans mon journal quelques mots à la mémoire de ma mère regrettée. Cette page que je viens d'arracher la voici.

Je fais une demande peut-être importune. Je sollicite de vous la faveur de publier cette page de mon journal dans les colonnes du vôtre. Pour faire vivre quelque temps de plus le souvenir de ma mère défunte, je me sens prête à affronter la critique du public et la vôtre et même supporter l'idée de vous importuner.

Je demeure votre très humble servante,

IDA.

Pourquoi ces pleurs dans mes yeux en te revoyant, ô mon journal ? Pourquoi mes doigts tremblent-ils pour tracer ces lignes qui, jadis, m'étaient si douces ? Pourquoi fallait-il qu'aujourd'hui tant de larmes tombassent sur ces feuillets si chers ?

Que de changements depuis que j'ai jeté ma dernière pensée dans tes discrettes pages ! Ces dernières étaient gaies et brillantes comme celles-ci seront lugubres et sombres. Là-bas c'était le bonheur, la vie rose, les illusions riantes, les fleurs à foison, les plaisirs enivrants, les gaietés folles. Ici, que vais-je dire ? que vais-je pleurer ? Mon bonheur où est-il ? Mes illusions éteignent leurs faux brillants, les fleurs tombent pâles et fanées devant la main inflexible de la mort.

Il nous était infiniment cher l'être que nous venons de perdre. Comment vivre ici sans sa présence aimée ? Il nous faudra vivre sans elle ? sans notre mère ? Est-ce réalité ou un rêve affreux ? Ah ! c'est une écrasante vérité, et il nous faut nous soumettre, il faut nous incliner sous la loi sévère du malheur. Il nous faudra rester seuls dans la vie, sans son amour, presque sans bonheur. Il nous faudra pleurer et soupirer longtemps encore sous nos habits de deuil. Le deuil déjà, et à l'aurore de la vie ! Comme nos jours s'annoncent sombres, et que de nuages déjà sur nos fronts d'enfants !

Pourquoi est-elle partie quand elle était tant aimée ? Ah ! cette dernière question comme elle est souvent sur nos lèvres depuis que l'haleine froide de la mort l'a emportée loin d'ici. Pourquoi ? Ah ! parce que le Ciel a de grandes rigueurs, parce que cette âme si pieuse et si sainte était lasse du séjour de la terre, parce qu'il est tant d'amertume dans le calice de la vie, parce qu'il est tant de larmes dans nos

pauvres cœurs ! Pourquoi ? Notre mère, elle était pieuse, douce, tendre, dévouée, et elle est partie ! sans songer que son départ nous brisait, sans songer que nous, pauvres orphelins, allions tant souffrir. Nos têtes sont encore bien jeunes pour porter la lourde couronne de la souffrance. Nos pas sont si chancelants encore dans le sentier de la vie !

Mais devons-nous pour cela faiblir dans le voyage ? Si dans son infinie miséricorde Dieu nous promet appui et soutien, ne devons-nous pas continuer notre route plus longue et plus pénible dans notre isolement ? mais ayant toujours le même but suprême : la Patrie ! Si dans notre chemin les fleurs se fanent et meurent, si les épines se montrent plus menaçantes et plus aiguës, devons-nous pour cela suspendre notre course et retarder le terme tant désiré ? Oh ! non, loin de là. La douleur, si elle abat sous ses coups inflexibles, nous laisse, après l'épreuve, plus vigilants et plus forts ! Après avoir donné à la nature le tribut de larmes, nous saurons nous lever pour le combat vaillants et forts puisque nous aurons souffert. La récompense sera si grande ! La revoir ! Elle ! Pour ne la quitter jamais. La revoir ! Pour jouir avec elle d'un bonheur sans mélange et sans fin. La revoir ! dans un lieu où il n'y aura plus de soupirs, ni de deuil, ni de tristesse, ni d'angoisse, où les joies seules seront notre partage ! C'est l'espérance qui me soutient et me ranime, la perspective brillante qui jettera un peu de bonheur dans ma vie, mettra un rayon de gaieté sur mon front et fera revivre sur mes lèvres mon sourire un moment effacé.

Toi, mon journal, tu seras toujours mon confident et mon meilleur ami. Ne m'en veux pas, oh ! non, si j'ai humecté ces pages d'aujourd'hui de pleurs qui ont débordé d'un cœur trop plein d'amertume. Consolée par ce long épanchement je te dis un chaleureux bonsoir. À présent, je vais rêver de ma mère, de son ciel, peut-être même de toi, et dans les douceurs du repos je vais peut-être oublier que je suis orpheline.

IDA.

### CAUSERIE.

Il y a des gens qui prétendent que l'art ne prend pas chez nous. Ces gens-là se trompent assurément. N'avons-nous pas nos sculpteurs et nos peintres, nos historiens et nos poètes, nos auteurs dramatiques et nos acteurs, voire même nos actrices ?

Qu'est-ce qu'il leur faut de plus à ces mécontents par système ? Une demi-heure de chemin de fer, et les voilà à Chambly : ils peuvent contempler tout à leur aise la statue du héros de Chateauguay, une statue qui en vaut bien une autre—n'est-ce pas ? Veulent-ils voir de la bonne peinture ? Ottawa n'est pas loin : dans les couloirs du Parlement, tout le monde peut admirer ces portraits dont l'éloge n'est plus à faire et la grande salle de la Bibliothèque possède toujours quelques belles toiles que des artistes consciencieux exposent pour le plus grand bien du public. Des historiens ? Il me semble que Cyprien a remporté un assez joli succès avec sa petite histoire des rois de France. Des auteurs dramatiques ? Est-ce que nos clubs n'ont pas des intelligences hors ligne qui produisent des chefs-d'œuvre à faire dresser les cheveux sur la tête ? Les titres seuls dénotent une parfaite connaissance du métier : *Le Secret de Rochebrune*, *le Fils Maudit*, *le Crime de Traverne* ! Qu'est-ce qu'ils viennent nous dire ces critiques ? Vous voyez bien que l'art prend chez nous.

Il nous manque cependant un Conservatoire. Il y en a un à Paris, un autre à Bruxelles, pourquoi n'aurions-nous pas le nôtre ? Les Parisiens appellent leur Conservatoire une école nationale de musique et de déclamation. Je ne veux pas dire que nous avons absolument besoin d'une école de musique ; non, on va à l'école pour apprendre ce que l'on ne sait pas, et en fait de musique il serait difficile de nous en montrer, je pense ; mais quant à la déclamation, je n'ai pas honte d'avouer que nous pourrions encore prendre quelques leçons.

Pourtant, nous avons marché à pas de géants ! Sans professeurs, sauf quelques artistes de talent échoués sur nos rives, nous sommes arrivés à ce point important : former des troupes d'amateurs ! Les débuts ont été terriblement difficiles mais les résultats acquis sont merveilleux. On peut dire maintenant, sans trop se vanter, que nos acteurs de bonne volonté ne seraient pas mauvaise figure sur certaines scènes parisiennes, et quant à nos actrices au pied levé, avouez qu'elles sont gentilles à croquer.

Est-ce que tout cela n'est pas de l'art ?

Nous avons même parfois des raffinements qu'il serait difficile de trouver ailleurs. Par exemple, nous voulons jouer *le Crime de Traverne*. *Le Crime de Traverne* est une pièce bien noire dans laquelle un individu en tue un autre et se fait tuer ensuite par la justice, comme de raison. Le premier détective venu dirait : il y a eu crime, assassinat, cherchez la femme ! Ça, c'est la vieille histoire : nous avons trouvé mieux que cela ; par suite du raffinement dont je vous parlais, il arrive souvent que nos auteurs dramatiques suppriment complètement la femme. Il ne reste plus qu'à chercher l'homme et il est bien vite trouvé. Pas un rôle de femme ! L'action se déroule claire, intéressante, attendrissante, émouvante, tragique, mais pas l'ombre d'un jupon ! Si ce n'est pas là un tour de force, si ce n'est pas là de l'art et du meilleur, je veux bien être pendu !

Mais ce raffinement n'est pas goûté partout, je ne m'en plains pas. Il m'a été donné d'assister à de bonnes petites représentations où le beau sexe a obtenu sa part de succès. Il n'y a rien d'agréable comme ces fêtes de famille. Le plus ordinairement, elles sont données au bénéfice d'une bonne œuvre. Auteurs, acteurs, actrices rivalisent de zèle et de dévouement. Le plus difficile est de trouver un sujet et de bâtir dessus une pièce intéressante dont les rôles conviennent parfaitement au talent de chacun. La chose est souvent au-dessus des forces de l'auteur du lieu et il ne reste plus qu'à choisir une bonne confection de Scribe, dans les tons doux, et d'en distribuer les rôles.

Si c'est une petite ville, l'événement prend des proportions que j'allais qualifier de colossales, mais qui sont simplement grandioses. Tout le monde est sur le qui-vive, et quel remue-ménage dans les familles ! Les jeunes filles, qui doivent prêter leur gracieux concours, ne mangent plus, ne dorment plus. D'abord, c'est la grave question des toilettes ; les magasins de l'endroit sont livrés au pillage, la poste emporte des commandes magnifiques pour les marchands de Montréal, le télégraphe joue ! Ensuite, ce sont les rôles à étudier ; généralement la jeune personne a une mémoire prodigieuse, et puis elle y met tant de bonne volonté, tant de cœur ! Bien des fois, la maman inquiète, entend dans le silence de la nuit sa jeune fille qui, toute entière à sa tâche, répète son rôle devant un miroir : "Ah monsieur ! pourquoi m'arracher cet aven ?... oui, je vous aime !..." Les phrases se succèdent, Mademoiselle déploie tous ses moyens, dépense toutes ses forces, le plancher tremble ; "Mon père, vous lui refusez

ma main, il ne me reste plus qu'à mourir !...." Et tout à coup on entend un bruit terrible ; c'est Puss, le chat de la maison, qui, renfermé dans le salon, vient de casser une potiche.

Nous avons aussi les répétitions. Le professeur, généralement un avocat du lieu, doué d'un physique agréable et d'un bon timbre de voix, dirige toute sa petite armée avec une science qui dénote de fortes études. Les intonations défectueuses, les gestes gauches, tout cela disparaît bientôt grâce aux conseils et aux leçons du maître. En cinq ou six séances l'ensemble est parfait. Il y a bien eu quelques petits rhumes d'attrapés, mais on avale du sirop Nelson et on se bourre de pâte Chevalier, et quand le grand soir arrive, le bataillon a tous ses hommes et toutes ses cantinières.

Le grand soir ! Bien des cœurs de maman battent fort ce soir-là. Pensez-vous voir son Ernest sur le théâtre, devant tout ce monde.... et Marguerite, cette chère enfant, elle qui est si timide ! S'il allait oublier son rôle, si elle déchirait sa belle robe de mousseline blanche ! Les gens arrivent de bonne heure ; les parents, les amis se cherchent et se groupent. On cause, on se fait part de ses espérances et de ses craintes. Vers le lustre du plafond, en même temps qu'un doux murmure de voix monte une odeur indéfinissable produit de mille parfums divers.

Le rideau se lève. La salle est là, haletante et comme suspendue aux lèvres des valeureux artistes. Tout marche pour le mieux. Le jeune premier, avec sa petite moustache brune et ses cheveux bien pommadés, a un succès fou parmi les jeunes filles. D'abord — comédie à part — c'est un bon parti. L'ingénue, avec ses yeux grands comme ça et ses adorables petits pieds si coquettement chaussés, est saluée par des tonnerres d'applaudissements. Pas un oubli, pas un accroc, à part un éternuement intempestif au beau milieu d'une tirade ; mais que voulez-vous ? il fait un froid de Sibérie sur cette scène !

Chaque actrice reçoit son bouquet : il n'y aura pas de jalouses ; chaque acteur reçoit sa part égale de bravos. Tous nos artistes sont satisfaits, la pièce a été jouée avec un entrain magnifique. La toile tombée sur le dernier acte, les spectateurs se communiquent leurs impressions.

— Virginie s'est bien tirée d'affaire ; était-elle assez gentille ?

— Et Louis, quelles belles manières, comme il était *smart* !

— Monsieur Larue, permettez-moi de vous féliciter, votre jeune fille a eu les honneurs de la soirée.

— Madame Belveau, votre Alphonsine est vraiment adorable.

Le lendemain, le journal du lieu publie six colonnes de félicitations et encaisse douze abonnements nouveaux.

Vous voyez bien que l'art prend chez nous.

TOUCHATOUT.

## L'ADIEU A MON COUVENT.

24 juin 1879.

Depuis quelque temps, je me suis souvent surprise à me demander tristement ce que c'est que la vie, et, toute rêveuse, je réfléchissais sur l'avenir qui m'était destiné. Une voix mystérieuse semblait dire à mon âme abattue : "Pleure sur ton beau passé, et redoute ces funestes couronnes que semble t'offrir la liberté, car souvent parmi ces fleurs parfumées, il s'en trouve qui renferment dans leur corolle un puissant narcotique qui plonge l'imprudent dans un sommeil redoutable." Troublée par ces pensées

d'avenir, je reportais aussitôt mon imagination vers ces belles années de couvent, hélas ! trop tôt écoulées, et mon pauvre cœur aimait à se reposer sur ces doux souvenirs.

Aujourd'hui, chers auditeurs, il ne s'agit plus de rêves ni d'autre écart de l'imagination, mais la réalité, l'affreuse réalité est là, devant moi, et toute stupéfaite, je me vois obligée de me lancer dans la vie du monde, dont la seule pensée m'effrayait, et ce qui est plus, de me séparer de tout ce qui m'était cher à plus d'un titre. Tout autour de moi, je vois des figures rayonnantes de joie, le sourire est sur toutes les lèvres, et l'excitation qui règne sur cette partie de l'auditoire (les écolières) trahit le vif désir de chacune de se trouver au milieu de sa famille, de se trouver sous le toit qui l'a vu naître. Moi aussi, par le passé, le mot "vacances," ce mot magique me faisait sourire et je brûlais de voir arriver ces jours fortunés ; mais la vie s'écoule, et le temps dans sa révolution change les circonstances.

Maintenant, ce n'est pas seulement un "au revoir" qu'il me faut dire à une maîtresse dévouée, à une amie bien-aimée. Oh non ! c'est un adieu qu'il me faut prononcer. Peut-être, chères amies, vous étonnerez-vous de ce qu'il m'en coûte tant de dire ce mot dont le sens profond m'est surtout connu aujourd'hui ! Ah ! bien-aimées compagnes, huit années passées entre ces murs suffirent bien pour se rendre familier et s'attacher à un genre de vie ; j'aimais à respirer cette atmosphère de couvent, même je m'y suis plu, et naturellement, lorsque je vois devant moi ce seuil qu'il me faut franchir, malgré moi, l'émotion remplit mon âme. Je préférerais que cette porte de mon Alma Mater restât fermée ; mais c'est impossible, je me sens appelée au dehors, il me faut y aller et me lancer comme un frêle esquif à la dérive sur un océan inconnu.

Dans ce monde si trompeur y trouverai-je de ces personnes assez brûlantes de charité pour arrêter ma course peut-être affolée ? Je ne le sais trop, et je n'oserais l'affirmer. Y rencontrerai-je de ces amies dévouées, de ces sincères confidentes, dans le cœur desquelles j'aimais tant à m'épancher, à raconter mes chagrins ou mes joies ; en trouverai-je ? Je ne le sais pas encore ; peut-être n'y essaierai-je que déceptions ! — Pourtant tout était ici pour me rendre heureuse ; mon âme sensible a bien souffert quelquefois, mais à mes côtés était une amie qui essuyait mes larmes, une sainte religieuse qui soutenait ma faiblesse et un sanctuaire vénéré où j'allais à volonté exposer, aux pieds de Marie, les angoisses qui m'assiégeaient : dans le monde trouverai-je de tout ceci ? Malheureusement je crains, j'ai peur de ne trouver que des indifférents et une froideur qui accable et qui tue, mais malgré tout il me faut partir, abandonner ici tout mon bonheur et aller courir après une nouvelle fortune que je crois saisir au milieu d'une multitude de dangers. Aurais-je assez de force, assez d'énergie pour arriver au but ? Je prie Dieu de répondre pour moi et de me soutenir. Puisque je me vois forcée, je prononcerai donc ce redoutable adieu qui déchire mon âme.... Quand reverrai-je ces murs bénis pour y vivre de nouveau ? jamais... Chaque salle, chaque corridor, chaque coin fréquenté par les élèves me rappellent de touchants souvenirs. Ici, où je débutai faiblement sur la scène théâtrale, là, où je prenais mes ébats avec mes compagnes ; plus haut, où j'appris ce qu'était que le beau ; plus loin, où j'admirai le dévouement de ces zélées religieuses ; plus loin encore, cette retraite qui fut témoin de notre franche gaieté, de ce bonheur véritable de l'écolière, et là-bas, cet asile sacré

où, tois réunies, nous supplions l'Étre suprême de nous bénir.

Entre ces vastes murs ma course était cependant limitée, et malgré tout je leur dis un sincère adieu ! Peut-être le monde sera-t-il trop immense, et les rênes trop relâchées ; c'est donc avec d'autant plus de peine que je m'arrache de cette enceinte. Adieu donc institution sacrée, et puisse-je toujours te voir prospérer.

Craignant que ma voix ne vienne à être suffoquée, je préférerais m'arrêter ici, mais je ne puis être ingrate : laissez-moi donc m'adresser à vous, Révérende Mère Supérieure, souffrez que je vous dise adieu avant de vous laisser ; je pars, je vais goûter la vie du monde que je redoute, j'abandonne tout ce qui me retient ici, le souvenir seul me suivra. Priez pour moi, bonne mère, priez pour votre enfant qui vous aime sincèrement. S'il m'était possible, bonne mère, de dire tout ce que je vous dois ! mais mon silence sera plus éloquent ; croyez à ma profonde reconnaissance, pardonnez mes légèretés du jeune âge, merci de cette affection maternelle dont vous m'avez toujours honorée et laissez-moi vous quitter en vous disant un douloureux adieu !

Maintenant laissez-moi m'adresser à vous, Révérende sœur Directrice, vous qui m'avez encouragée si souvent par vos conseils remplis de charité. Votre dévouement m'a touché plus d'une fois ; sans vous, j'aurais peut-être écouté ma volonté qui manquait parfois de réflexion ; aussi que de remerciements ne dois-je pas au ciel de m'avoir fait trouver une directrice si intéressée ; je vous quitte donc avec d'autant plus de peine que je savais être estimée, mais Révérende sœur Directrice, croyez à mon attachement ; et si dans le courant de ma vie mon âme tombe épuisée je me relèverai en pensant à cette religieuse que j'ai aimée sincèrement. Adieu donc, Révérende sœur Directrice, pensez à moi quelquefois.... je pars, je quitte le couvent, je vais me mêler aux troubles du monde. Adieu ! Adieu !

Puis-je oublier cette bonne sœur B\*\*\*, qui s'est tant dévouée pour notre classe, pour nous faire acquérir cette sagesse qui fait le bonheur ? Non, tendre sœur, vous aussi croyez à mon attachement et croyez que votre souvenir sera toujours une suavité pour mon cœur ; ne m'oubliez pas bonne sœur, dans vos ferventes prières, je pars, je laisse tout. Adieu donc, bonne sœur, Adieu ! Adieu !

Vous aussi, Révérende sœur V\*\*\*, je ne puis vous laisser sans vous jurer une éternelle reconnaissance, et soyez persuadée, sœur dévouée, que vous occupez dans mon cœur une large place ; je vous dois beaucoup, mais je sais qu'une religieuse consacre tout pour la Croix ; malgré tout je vous fais encore une demande : c'est de me sacrifier quelques soupirs aux pieds des autels. Adieu donc, bonne sœur V\*\*\*, Adieu !

Et vous surtout, Révérende Mère C\*\*\*, bien chère Mère Assistante, et toi société des Enfants de Marie, dont on m'a décerné l'honneur d'être la présidente, recevez un adieu qui n'est pas moins cruel que ceux qui précèdent. Ah ! l'estime que je vous ai portée a dû se trahir plus d'une fois, et étant assurée que vous connaissez d'avance ma sensibilité, j'ose espérer que vous verrez combien il m'est douloureux de vous quitter. Votre bonté pour moi, votre empressement pour l'avancement de notre belle société sont autant de sujets qui me font gémir sur cette séparation. Merci de tout ce que vous avez fait pour moi, merci ! Acceptez cette affection éternelle que mon âme vous consacre et ne m'oubliez pas. Adieu, chères amies, mère dévouée, adieu !

Enfin, vous toutes bonnes religieuses, croyez à l'amertume de mon âme, et de grâce une prière pour celle qui admire cette belle Congrégation de Notre-Dame et qui envie votre bonheur. Adieu bonnes religieuses, je vous quitte; peut-être ne serai-je plus témoin de cette sainte union que le monde méconnaît, mais aidée de votre secours, puissé-je vivre heureuse. Adieu donc, saintes religieuses! Adieu! Adieu!

Et vous chères amies, vous surtout avec qui j'ai passé de si belles années, plus d'une fois, croyez-moi, en pensant qu'il fallait vous quitter mon cœur s'est brisé. J'aimais et je voulais être aimée, mon pauvre cœur n'aurait pu supporter l'abandon; heureusement, j'ai rencontré de ces sincères amies que j'ai aimées, oh oui! que j'ai aimées: dans le monde pourrai-je en trouver? Oui, peut-être; mais que d'amertumes se préparent à assaillir mon âme! Ici, je souffrais de la froideur passagère d'une compagne, comment ferai-je donc pour supporter une indifférence continuelle? Dieu, venez me soutenir dans ces temps d'épreuves, et faites que je souffre les misères de la vie avec résignation. Bien chères compagnes, je vous quitte donc et demain, déjà, où serons-nous? toutes dispersées. Dans quelques instants il me faudra vous presser la main pour ne plus vous revoir, peut-être n'aurai-je pas la force de retourner la tête pour faire un nouveau signe d'adieu, mais ce sera alors les larmes qui viendront voiler ma vue.

Avant de vous quitter, chères compagnes, laissez-moi vous souhaiter tout ce que renferme le cœur d'une amie: "Soyez heureuses, soyez heureuses; dirigez vos pas vers les célestes portiques et ne m'oubliez pas." Adieu donc, bien chères amies, mon cœur se brise, mais cette voix mystérieuse me dit de laisser tout ce qui me retient ici. Adieu, adieu, au revoir dans un monde meilleur!

UNE JEUNE FEMME.

### LES SOURDS.

Un employé de ferme gardait son troupeau à peu de distance de son village. Cet employé était sourd. Quoiqu'il fut déjà midi, sa femme ne lui avait pas encore apporté son déjeuner. Mais la faim le pressait. Il prit le parti qu'on va voir.

Le constable du village était à couper de l'herbe pour sa vache sur les bords d'un ruisseau voisin. L'employé va le trouver, quoique avec répugnance; car, bien que les gens de cette profession soient chargés de faire respecter les propriétés publiques et particulières, ils sont eux-mêmes, pour la plupart, de grands voleurs. Il le prie, cependant, d'avoir l'œil sur son troupeau pendant qu'il va déjeuner et l'assure qu'au retour il le récompenserait généreusement.

Cet homme, qui n'était pas moins sourd que le gardien du troupeau, répondit d'un ton animé et colère: "Quel droit as-tu sur l'herbe que je viens de couper? faut-il que ma vache jeûne et que tu nourrisses tes brebis à ses dépens? laisse-moi tranquille, va te promener!" Il accompagne cette apostrophe d'un geste de main expressif que le gardien prit pour une marque de consentement à ce qu'il demandait.

En conséquence, ce dernier courut incontinent au village, bien résolu de donner à sa femme une correction telle, qu'à l'avenir elle n'osât plus se permettre une pareille négligence. Mais comme il approchait du logis, il l'aperçut étendue sur le seuil, se roulant par terre, aux prises avec des douleurs poignantes

qu'elle éprouvait pour avoir mangé une trop grande quantité de fèves crues.

La colère du gardien se calma à la vue des souffrances de sa pauvre femme. Il se hâta de la secourir et d'apprêter lui-même son déjeuner. Ces divers soins le retiennent bien plus longtemps qu'il ne s'y était attendu. Son impatience était grande; car il était loin de faire fond sur la probité de celui à qui il avait confié la garde de son troupeau. Enfin il s'en retourne. Ses moutons passaient à peu de distance de l'endroit où il les avait laissés. Il s'empresse d'en vérifier le nombre. Il n'en manquait aucun. Ravi, il s'écrie: "Voilà un brave homme que ce constable! c'est la perle des gens de son espèce. Je lui ai promis une récompense, il mérite bien de la recevoir!"

Le gardien avait dans son troupeau une brebis boiteuse, mais fort bonne d'ailleurs. Il la chargea sur ses épaules, et, la portant au valet du village, il lui dit: "Tu as eu bien soin de mon troupeau durant mon absence; tiens, voilà une brebis dont je te fais présent."

Le constable, voyant près de lui cette brebis boiteuse, répondit avec vivacité: "Pourquoi m'accuses-tu d'avoir cassé la jambe à ta brebis? je jure que depuis ton départ je n'ai pas approché de ton troupeau et que je n'ai pas même bougé de la place où tu me vois."

—Eh! est bonne et grasse, ajouta le gardien, tu pourras t'en régaler avec ta famille et tes amis.

—Je t'ai déjà dit, s'écria le constable en colère, que je n'ai pas approché de tes moutons. Comment t'obstines-tu à m'accuser de t'en avoir estropié un? Retire-toi! sinon, je te frapperai! Il fit en effet semblant de vouloir accomplir sa menace.

Le gardien s'apercevant de cela, et ne comprenant rien à une provocation aussi injuste, se mit lui-même sur la défensive. Ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque par hasard un cavalier vint à passer près d'eux. Ils arrêtèrent le cheval par la bride, et le gardien dit à celui qui le montait: "Écoutez, je vous prie, un instant, de décider, etc., si c'est moi qui ai tort dans la querelle où vous nous trouvez engagés. Je veux faire présent d'une brebis à cet homme, en récompense d'un petit service qu'il m'a rendu, et il se jette sur moi pour me frapper."

Le constable, prenant la parole à son tour: "Ce butor de gardien, dit-il, ose m'accuser d'avoir cassé la jambe à une de ses brebis, et je ne me suis pas même approché de son troupeau."

Le cavalier qu'ils avaient pris pour arbitre était encore plus sourd qu'eux. Il n'avait pas entendu un seul mot de ce qu'ils avaient dit. "J'avoue, leur répondit-il, que ce cheval ne m'appartient pas. Je l'ai trouvé comme abandonné sur la route. J'étais pressé, je suis monté dessus pour aller plus vite. Vous appartient-il? prenez-le et laissez-moi continuer mon chemin, car je n'ai pas de temps à perdre?"

Le gardien et le constable s'imaginant, chacun à part soi, que le cavalier donnait gain de cause à son adversaire, se mirent à crier plus fort qu'auparavant l'un contre l'autre, puis à maudire leur arbitre et à l'accuser hautement d'injustice.

Sur ces entrefaites, un vieux rentier qui passait leur parut plus propre à terminer leur querelle. Ils l'arrêtèrent donc, le prièrent de les écouter un moment, et, parlant tous les trois à la fois, lui exposent le sujet de leur dispute et l'invitent à décider lequel d'entre eux a tort.

Le vieux rentier, aussi sourd qu'eux tous, leur répondit: "Oui, oui, je vous entends! c'est une femme qui vous a envoyés pour empêcher

mon départ et m'engager à retourner chez moi; mais mon parti est pris, et vous ne réussirez pas. La connaissez-vous ma femme? c'est un véritable démon! il m'est impossible de vivre plus longtemps avec une pareille femme. Depuis que, pour mon malheur, je l'ai épousée, elle m'a fait faire plus de péchés que ne pourraient en effacer cent générations. Je vais en pèlerinage à Sainte-Anne, pour me purifier des fautes innombrables que sa méchanceté m'a fait commettre. Je suis résolu de vivre ensuite d'aumônes en pays étranger et de demeurer séparé d'elle pour toujours."

Tandis qu'ils criaient ainsi tous les quatre à tue-tête, sans parvenir à s'entendre, le cavalier vit de loin des gens qui s'avançaient à grands pas vers lui. Craignant que ce fussent les maîtres du cheval qu'il avait dérobé, il descendit bien vite et prit la fuite.

Le gardien, songeant qu'il se faisait tard, se hâta de rejoindre son troupeau qui s'était écarté à une assez grande distance. Chemin faisant, il ne manqua pas de pester contre les arbitres et de se récrier sur ce qu'il n'y avait plus de justice sur la terre.

Le constable retourna vers son tas d'herbe. Apercevant auprès la brebis boiteuse, il la chargea sur ses épaules et l'emporta chez lui pour punir le gardien du troupeau, pensait-il, de l'injuste querelle qu'il lui avait faite.

Quant au vieux rentier, il continua sa route jusqu'à une vieille maison voisine, où il s'arrêta pour passer la nuit. Le repos et le sommeil tempérèrent sa mauvaise humeur contre sa femme. Le lendemain matin, les gens de son village, parents et amis, vinrent le rejoindre, achevèrent de le calmer, et le décidèrent à retourner à la maison, en lui promettant d'employer leurs bons offices pour rendre sa femme plus soumise et moins acariâtre.

ZIP.

### CONTE D'UNE FLEUR.

Là-bas dans la campagne, non loin du grand chemin, existe une coquette chaumière aux volets assombris par des clématites et des plantes grimpautes. Le toit, assez bas, tout moussu et couvert de lichen, donne asile aux oiseaux qui aiment à venir y nicher. Devant la chaumière un petit jardin tout fleuri est séparé de la route par une haie d'épines roses. Tout près du fossé qui la borde, au milieu de la plus belle herbe verte, poussait une petite marguerite; le soleil lui prodiguait sa chaleur et sa lumière tout aussi bien qu'aux grandes fleurs du jardin, de sorte que, fraîche et jolie, s'épanouissait insouciant de savoir si quelqu'un l'avait remarquée. Elle levait sa gracieuse petite tête au soleil qui lui souriait, et écoutait, ravie, ce que chantait, dans les airs, un gai pinson.

Ce matin-là, la petite marguerite était heureuse comme si c'eût été un jour de fête. Ce n'était pourtant qu'un mardi; tous les enfants étaient à l'école, et, tandis qu'assis sur leurs bancs ils cherchaient à comprendre ce que leur enseignait leur vieux professeur, elle se tenait sur sa tige verte, apprenant de la douce chaleur du soleil et de tout ce qui l'entourait, combien Dieu est bon. Il lui semblait que son ami le pinson chantait de sa belle voix claire tout ce qu'elle-même ressentait, la fleurette écoutait avec une sorte de respect cet oiseau qui savait chanter des louanges et voler vers le ciel; mais elle ne s'attristait pas de ne pouvoir ni chanter ni voler comme lui. "Le soleil me réchauffe et le vent me caresse, je vois et j'entends, je suis donc très richement dotée."

A l'intérieur de la haie une quantité de fleurs

raides et fières levaient leur tête prétentieuses. Moins elles avaient de parfums, plus elles semblaient orgueilleuses et hautaines. Les pivouines se gonflaient pour paraître plus grosses que les roses. Les tulipes avaient les plus belles couleurs, mais elles le savaient trop et se redressaient comme de petits coqs à crêtes rouges, afin qu'on les vit mieux. Elles ne se souciaient guère de la petite marguerite qui, du dehors, les regardait et pensait dans sa simplicité : "Comme elles sont riches et belles ! Certainement, c'est près d'elles que, pour les charmer, ce gentil oiseau va descendre. Combien je suis heureuse d'être placée tout près, je pourrai du moins entendre son gracieux ramage."

Comme elle pensait ainsi, *Quivil*, le pinson arriva, non pas vers les pivouines et les tulipes, mais dans l'herbe où se cachait la marguerite : elle fut tellement saisie de joie qu'elle oscilla sur sa tige et faillit la briser.

L'oiseau sautilla tout autour d'elle et de sa voix enivrante lui chanta la plus douce chanson d'amour qu'il pût lui faire entendre. "Comme cette herbe est douce, disait-il, comme cette petite fleur est charmante, avec son cœur d'or et sa robe d'argent."

L'oiseau interrompait quelquefois sa chanson pour becqueter amoureusement la fleur, puis il s'envola vers le ciel bleu. Tout en s'abandonnant à son bonheur, la petite marguerite était presque honteuse d'avoir été choisie par le pinson plutôt que ses resplendissantes compagnes.

Les pivouines, toutes bouffies de colère, semblaient vouloir éclater ; les tulipes se dressaient encore plus raides ; elles avaient des figures si rouges et si pincées (car elles étaient vexées), que, malgré sa bonté, la marguerite avait bien envie d'en rire.

\*.\*

A ce moment, sortant de la chaumière, une jolie fille traversa le jardin. Elle pouvait avoir seize ans, sa chevelure tombait sur ses épaules en masse crépelées et brillantes, sa petite poitrine ronde était rosée comme les pâquerettes du gazon ; ses yeux, pleins d'innocence et de courage, cachaient sous leur joyeux sourire une mélancolie rêveuse qui adoucissait leur éclat. En passant, les roses ruisselantes caressèrent ses blonds cheveux, les oiseaux lui crièrent "Bonjour" mais la mignonne ne s'arrêta pas et vint au-dessus de la haie tendre son front pour recevoir un baiser qui l'attendait là.

Celui qui le lui donna était plus âgé qu'elle de plusieurs années. Son beau visage exprimait surtout l'insouciance, et dans ses yeux bruns passait souvent un éclair de malice. Assis de l'autre côté de la haie, il achevait une étude de la maisonnette. La mignonne ouvrit la petite porte verte, et en joignant les mains vint regarder le travail du peintre. Il sourit négligemment de l'admiration muette montrait l'innocente ; puis il abandonna sa palette, il passa son bras autour de la taille gracieuse de l'enfant et la fit asseoir dans l'herbe, justement près de la petite marguerite et, en termes qui émerveillèrent la mignonne, il lui dit qu'elle était si jolie et si douce qu'elle semblait un ange oublié sur la terre.

Tout en devisant d'amour, il cueillit machinalement la marguerite, qui était à portée de sa main, et l'offrit à la jolie enfant. Gracieusement, de ses petits doigts, elle allait une à une enlever les pétales blancs quand, se ravisant tout à coup, elle baisa la fleur et la mit à son corsage.

En cet instant le pinson léger, revenait de son voyage au ciel ; il voulut venir becqueter son amie la fleurette et lui chanter quelque nouvel hymne d'amour qu'il avait rapporté de

là-haut. Ne la trouvant plus, il tournoyait autour des amoureux et semblait leur demander compte de la disparition de sa mie. "Que j'aimerais l'avoir et l'entendre chanter tout le jour !" dit la fillette.

— Rien de plus facile, répondit le peintre ; nous allons placer un lacet, il viendra certainement s'y prendre.

\*.\*

Rentrée dans la chaumière, la fillette prit un verre d'eau, et d'une main délicate y déposa sa chère petite marguerite qui, repliant ses pétales, s'endormit et rêva toute la nuit du soleil et de l'oiseau. Le lendemain matin, lorsque la fleur, encore heureuse de ses rêves, étendit à l'air et à la lumière ses feuilles blanches comme de petits bras, elle entendit la voix de l'oiseau qui, tout près d'elle, chantait tristement.

Hélas le pauvre pinson avait été pris lorsqu'il avait retrouvé sa bien-aimée, il avait voulu venir dormir près d'elle ! Il était, maintenant, prisonnier dans une cage, sur la fenêtre. Il chantait langoureusement le souvenir de ses envolées libres, il chantait le jeune blé vert dans les champs et le merveilleux voyage, qu'il voudrait encore pouvoir faire. Le pauvre oiseau pleurait sa liberté perdue et battait avec ses ailes contre le fil de fer de sa cage.

La marguerite, ne sachant pas parler, ne pouvait lui dire une parole consolante, et tous deux, tristement, passèrent ainsi la journée.

"Il n'y a pas d'eau ici, disait l'oiseau captif. Ils ont oublié de m'en donner une seule goutte à boire. Ma gorge est sèche et brûlante ! l'air est si lourd ! Il va falloir mourir ! Il ne pense pas à moi !"

Et cependant, à l'intérieur de la chaumière la voix douce de la fillette fredonnait un air d'amour que lui avait appris son bien-aimé ; puis, entendant le timbre vibrant du jeune peintre qui répétait le même refrain, elle courut à la haie sans penser encore au pauvre prisonnier.

Le jour tombait, et personne ne vint donner à l'oiseau la goutte d'eau bienfaisante. Alors il étendit ses jolies ailes, son chant ne fut plus qu'un douloureux *pip ! pip !* La petite bête se pencha vers la fleur et son cœur s'arrêta de battre.

Dès l'aube, la fillette vint ouvrir la fenêtre ; elle semblait triste et, dans des phrases entrecoupées, elle murmurait :

— Pourquoi part-il, puisque je l'aime ?

Tout à coup, elle vit le pauvre oiseau étendu dans sa cage et fondit en larmes.

Elle alla chercher une petite boîte dans laquelle était rangée sa plus belle collerette, elle la remplit de mousse, y coucha le pinson, prit la fleur qui, presque mourante, inclinait tristement sa tête vers la terre et la posa sur le cœur de l'oiseau. Bien lentement, avec de gros sanglots, elle traversa le jardin, et derrière la haie, à la place où l'avant-veille elle s'était assise, elle creusa une fosse pour y déposer son précieux fardeau.

Elle allait enfouir dans la terre ce qui restait de son amour, quand elle entendit les grelots de la diligence, qui passait sur la route, emportant tout son cœur. Alors elle tomba à genoux et, dans une prière, elle parla à Dieu du pinson, de la fleur et de son bien-aimé.

JULIETTE

PROSE BRISÉE.

On connaît une manière d'écrire en prose, qu'on pourrait appeler *prose brisée*. Ce sont des morceaux dont la disposition des lignes présente un double sens. Nous allons en donner

un exemple, dans les deux lettres suivantes, qui offrent chacune deux sens diamétralement opposés.

"Mademoiselle,

Je m'empresse de vous écrire pour vous déclarer que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que vous êtes celle pour qui je soupire. Il est bien vrai que pour vous éprouver, Je vous ai fait mille aveux. Après quoi vous êtes devenue l'objet de ma raillerie. Ainsi ne doutez plus de ce que vous dit ici celui qui n'a eu que de l'aversion pour vous, et qui aimerait mieux mourir que de se voir obligé de vous épouser, et de changer le dessein qu'il a formé de vous haïr toute sa vie, bien loin de vous aimer, comme il vous l'a déclaré. Soyez donc désabusée, croyez-moi ; et si vous êtes encore constante et persuadée que vous êtes aimée, vous serez encore plus exposée à la risée de tout le monde et particulièrement de celui qui n'a jamais été et ne sera jamais

Votre serviteur,

A..."

MÉROUSE :

"Monsieur,

Soyez assuré que je vous reconnais bien pour une personne qui n'est rien moins que sincère, et que je vous ai regardé comme un homme haïssable et tout à fait indigne de mon estime. C'est donc inutilement que vous m'écrivez aussi incivilement, et que vous m'exhortez si fortement à être désabusée. — Comment pourrais-je être constante, puisque vous êtes vraiment le seul homme que j'ai en aversion, (bien loin d'être l'objet de ma pensée comme vous l'avez faussement cru ? Vous auriez au contraire pu découvrir par toutes mes actions et par ma haine, que j'étais loin d'avoir pour vous des sentiments émanés d'un cœur sincère, si vous aviez eu seulement le sens commun. Je finis en protestant de n'oublier jamais un affront si sensible ; et si à l'avenir une personne aussi franche et aussi aimable m'approchait pour me dire autant de faussetés que vous, qui m'avez dans toute occasion trahie, quoiqu'au dehors vous m'avez toujours témoigné l'amour le plus pur et le plus tendre, je le traiterai, monsieur, comme je vous traite, vous qui êtes et qui avez toujours été un scélérat, de tous les hommes le plus infidèle, et duquel je suis tout à fait au désespoir d'avoir jamais pu me dire

La servante,

B..."

Ces lettres présentent d'abord un sens, étant lues à la manière accoutumée ; mais si ensuite on lit la première, la troisième, la cinquième ligne, etc., c'est-à-dire toutes les lignes impaires, on y trouvera un sens opposé à celui qu'a présenté la première lecture.

## CORRESPONDANCE.

New-York, 27 mars 1881.

GEORGES LECLÈRE Ecr.,  
Montréal,

Mon cher Monsieur,

J'accuse réception de votre honorée, en date du 21 mars, dans laquelle vous demandez ma coopération pour donner la plus grande publicité possible au 50<sup>me</sup> anniversaire de la fondation de l'Association St-Jean-Baptiste de Montréal, qui sera célébrée à Montréal le 24 juin prochain.

J'éprouverai un très grand plaisir à me rendre à votre aimable invitation, en vous promettant de faire ce que je pourrai. Je ferai en sorte que des dépêches spéciales me soient adressées de Montréal, et que je serai heureux de transmettre à la presse américaine, partout où on voudra bien les recevoir..... Je crains beaucoup que mes amis de la presse ne soient sous l'influence que je fais de la réclame en faveur d'une entreprise d'un intérêt local, et que j'abuse de leur complaisance..... Je désire ardemment que vous me teniez toujours au courant des préparatifs que vous faites, mais surtout à l'approche de votre fête. Je puis facilement mettre en circulation 10,000 à 15,000 programmes séduisants, sans qu'il en coûte beaucoup à personne, et m'estimerai heureux de pouvoir faire cela pour le plus grand avantage de votre association.

Si je parais prendre tant d'intérêt dans le succès de cette entreprise nationale, c'est parce que j'ai l'espoir que, au prochain carnaval, vos concitoyens d'origine française acceptent avec plaisir la suggestion que j'ai faite dans le temps "que pendant le Carnaval d'hiver il faudrait donner une journée aux résidents d'origine française afin de leur procurer l'occasion d'ajouter de nouvelles attractions au Carnaval." Je compte beaucoup sur vous pour me tenir au courant de tout ce qui se passera et pour me pourvoir de programmes, etc., de manière à me mettre en position de vous rendre quelque service.

Dans cet espoir, veuillez me croire avec considération

Sincèrement à vous,

ERASTUS WIMAN.

## LE TOUT MONTREAL

Les amies de Madame de Foy organisent actuellement, à son profit, un concert des plus attrayants comme on peut en juger par le programme suivant :

*Le baron de Fourchevif*, comédie de Labiche.....  
*Le Toreador*, pour basse, Carmen... M. St-Pierre  
*Les Revenants bretons*, opérette.....  
*La Traviata*, duo... M<sup>me</sup> Gélinas et M. N. Beaudry

Les messieurs et les dames de la société qui prennent part à ce concert sont assez connus du public pour qu'on soit persuadé que cette soirée sera une des plus intéressantes que l'on ait vue cette saison. Au nombre des amateurs qui ont généreusement offert leur concours, nous citerons : Madame Gélinas, Mlles de Montigny et Mathieu, MM. Charles et Léonce Doucet, Chollette, Giroux et Ostell.

Avec un tel programme nous espérons que la salle Nordheimer sera plus que comble. Le prix d'entrée est fixé à 50 cents pour toutes les parties de la salle. Les billets seront en vente chez tous les marchands de musique, et le soir de la représentation, le 17 avril, à la porte de la salle Nordheimer.

## MODES DU JOUR

Je ne saurais trop recommander à mes lectrices d'apporter la plus grande attention dans le choix de leurs chapeaux. Le chapeau est certainement l'une des parties les plus importantes de la toilette ; c'est lui qui indique de prime abord le goût et l'élégance de la femme qui le porte.

Le chapeau ne demande et je dirai même ne supporte aucune extravagance coûteuse ; sa beauté principale consiste dans la richesse réelle de ses matériaux et surtout dans leur assemblage et leur combinaison. Une bonne modiste est une véritable artiste, mais son œuvre a besoin d'être comprise pour être bien portée et bien appréciée. La femme, il faut reconnaître nos faiblesses, aime le luxe et la toilette, non seulement pour elle-même, mais encore pour les autres ; elle veut être admirée, et, pour arriver à ce but, elle s'impose des sacrifices et des tortures bien souvent inutiles. Les toilettes les plus riches ne sont pas toujours les plus belles, la beauté étant surtout l'apanage du style et de l'harmonie dans la confection et l'agencement des matériaux employés. Pour aujourd'hui, je ne parlerai que de la question des chapeaux.

Le choix d'un chapeau, surtout d'un chapeau cher,

n'est pas chose des plus faciles. Il faut prendre en considération le teint, la couleur des cheveux, l'ensemble des toilettes qu'on pense porter ; puis, lorsqu'on est fixé sur la couleur, il faut se décider sur la forme ; celle-ci est trop écrasante, celle-là trop dégagée, l'une trop vieillotte et l'autre trop cavalière.

Ce qu'il faut surtout écouter c'est son propre goût et non celui des autres ; la plus mauvaise des impressions personnelles, dans ce cas, est préférable au meilleur conseil des amies. Avec l'achat ne finit pas les tribulations d'une vraie élégante ; le plus beau et le plus parfait des chapeaux n'est qu'une chose inerte, il faut lui donner la vie, il faut l'adapter à la figure, lui en faire cacher les défauts et découvrir les beautés ; c'est plus simple et plus facile qu'on ne le croit. Une jolie fleur, un bijou bien posé attire l'œil et détourne le regard du grain de beauté mal placé ou de l'irrégularité malheureuse de la physionomie, alors que l'on dégage les parties agréables du visage à l'aide d'une simplicité quelquefois voulue. Si, par exemple, on a de beaux yeux, l'attache du nez bien dessinée, des cheveux en abondance et bien plantés, mais la bouche et le menton manquant un peu de régularité, n'hésitez pas, garnissez le chapeau sur le devant et attirez ainsi le regard vers le haut du visage. Si par contre la rareté des cheveux est visible, les yeux seulement passables, mais l'ovale et la bouche bien dessinées, laissez le devant du chapeau assez simple mais mettez la garniture sur les côtés et sur le bavotet et portez des brides. Dans ce cas, le regard est détourné par les falbalas de la garniture dont il n'aperçoit qu'une partie et se dirige sur les brides qui l'attirent et le fixent.

On comprendra facilement qu'attachant tant d'importance au chapeau, je n'ai pas manqué de répondre à l'aimable invitation qui m'avait été adressée, par l'une de nos premières maisons de détail, de visiter les modèles nouvellement arrivés de Paris. Des chapeaux parisiens ! quelle aubaine ! aussi ai-je été les voir sitôt que j'ai été avisée de leur réception. Jamais, je dois l'avouer, je n'avais vu un assortiment aussi complet et aussi varié ; chapeaux fermés, ronds, garnis à profusion ou ornés simplement d'un bout de ruban, il y en a pour tous les goûts et avec cela d'un... *chic*—je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer ma pensée—tout à fait parisien. Je ne puis donner en détail la description de ce que j'ai vu, mais je vais décrire les beautés qui ont le plus particulièrement fixé mon attention.

Chapeau forme *Albani*, hommage rendu par Paris à notre grande cantatrice, capote tissu ficelle soie, passe velours fauve, brides satin et velours, garnitures primevères, verdure, fantaisie et nœud plat en toile d'emballage semée de pois chenille fauve.

Autre forme *Albani*, qui tient décidément la vogue, capote toile d'or tendue, dentelles antiques, passe velours brun doré, brides en ottomane de même couleur ; bijoux : épingle dorée.

Forme *Caprice*, capote chenille mousse morte et paille, garnie de coques fantaisie et de rubans rose franc ; garniture, bouts de queue rose deux tons, aigrettes et brides roses.

Forme *Uberta*, capote et brides en dentelle crème, autruche et aigrettes assorties ; passe, tulle agrémenté de grelots en paille naturelle.

Forme *Patti*, capote ottoman faon clair, un chef-d'œuvre de bouillonnage. Garniture : amazone, autruche, faon clair formant camail avec la capote, piquet de verdure fleurie, agrafe or et acier.

Forme *Victoria*, capote et brides en point d'Alençon, garniture, roses épanouies jaune et thé rosé, aigrette et torsade velours épinglé paille naturelle.

Forme *Lacmé*, capote en gros grain ruché et bouillonné, couleur crème, plumes assorties, feuilles et fruits mordorés.

Forme *Muric*, chapeau dont les matériaux semblent datés de plusieurs siècles ; capote crème passée ; passe, tulle fumée de Londres, guirlande feuilles orange panaché, boucle nacre verte.

Forme *Violette*, capote grosse chenille paille, brides dentelle espagnole, plume beurre frais, bord doublé en velours nacarat.

Avant de quitter les chapeaux fermés je parlerai de quelques merveilles que j'ai gardées pour la fin. Un chapeau forme *caprice*, capote en crêpe uni crème pâle et en crêpe impératrice plissé, brides et plumes crème assorties de ton ; garniture, une flèche or et acier. Vrai bijou de mariée ; ce n'est plus la blancheur de l'orange, mais ce n'est pas encore la couleur du mariage ; n'y touchez pas vous allez le froisser !

Un chapeau forme *étincelle*, crêpe lisse bège, plissé et bouillonné, bord garni d'un bandeau à plis plats, entrecroisés, feuilles satin bège et marron, oiseaux-mouches.

Et celui-ci a-t-il une forme ? j'en doute, c'est un rêve ; figurez-vous un fouillis artistique de tulle noir pailleté d'or, piqué d'un bouquet de loutons d'or et de quelques bijoux en or ; brides tulle noir perlé d'or. Ce chapeau pourrait s'appeler la nuit étoilée.

Enfin une fantaisie en vert myrte ; paille, velours, satin, plumes, tout est vert, un vrai bronze d'art, ce chapeau est trop beau pour rester longtemps sur son champignon.

Parlerai-je des chapeaux ronds, ce n'est pas l'envie qui me manque, mais la place, et surtout le temps. Je me suis un peu attardée dans mon examen des chapeaux fermés et la foule des visiteurs et des acheteurs me force à battre en retraite. Toutefois je signalerai : les formes *Maud*, cavalière et hardie comme le style de ma voisine, le *Trouville*, le *Grandier*, le *Belocca*, la *Belle Russe*, *Revue*, charmantes formes garnies d'une manière ravissante.

Quant aux chapeaux et capotes d'enfants que peut-on en dire, peu de chose ; ce sont des petits chefs-d'œuvre de broderie, de satin et de dentelle qu'il faut voir pour les apprécier.

Tout ce que je viens de décrire faiblement est signé des plus grands noms des modistes parisiennes : Virot, Eugénie Pariset, Michniéwicz-Tuvé, Eugénie, Josse, Cattin, Linn-Faulkner, etc., et les heureux possesseurs de ces spécimens du goût français sont Messieurs Boisseau frères.

MM. Boisseau frères importent, paraît-il, tous les ans, les plus beaux chapeaux parisiens offerts en vente aux élégantes de Montréal ! et si j'en juge par ce que j'ai vu cette année je ne m'étonne nullement du succès obtenu par leur département des modes. Une grande raison de ce succès, consiste surtout dans le fait que l'importation, quoique considérable, ne contient pas deux chapeaux semblables ; mes lectrices apprécieront cet avantage ; rien n'est plus désagréable que de porter un chapeau que l'on croit original et de le voir sur la tête de toutes les promeneuses.

L'exposition publique de MM. Boisseau frères aura lieu, si je ne me trompe, dans les premiers jours de la semaine prochaine ; je ne saurais trop engager mes lectrices, et même mes lecteurs, s'ils désirent faire un beau présent à quelques personnes de leur famille, de visiter cette exposition et de la visiter de bonne heure s'ils veulent choisir les plus beaux modèles, car je suis sûre que les marchandises de ce département des modes disparaîtront très rapidement.

PÉPIA.

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

VI

RIVALITÉ.

(Suite.)

Une discussion s'éleva. Il s'agissait de savoir qui chanterait le premier couplet en l'honneur du curé.

—C'est Blas, dirent quelques voix.

—Non, c'est Pétra, ripostèrent d'autres, elle chante mieux.

Pétra, Pétra, répétèrent les femmes en chœur.

Pétra voulut se récuser. Elle était enrôlée. Son aïeule était malade. Le barbier avait dit que la vieille en mourrait. On en ferait des gorges chaudes si elle avait l'inconvenance de chanter en pareil cas.

Il y eut un tolle de protestations. Chanter n'était pas un crime. Le curé ne chante-t-il point, et encore dans l'église!

Pétra dut s'exécuter. Elle le fit, il est vrai, en rechignant et sous promesse jurée que personne n'en saurait rien.

Alors on accorda les instruments. Puis un grand diable, qui paraissait être le guide de la troupe, donna de sa canne, comme l'eût fait un chef d'orchestre, le signal d'attaque. Mais Pétra n'avait pas ouvert la bouche, que Diégo et Rafaël, s'élançant de leur cachette, se précipitèrent sur les chanteurs.

—Assez! écorcheurs d'oreilles, cria le fils de Gaspard avec un accent impérieux; vous nous brisez la tête avec vos hurlements et vos croisements, passez votre chemin, ou sinon...

Cette irruption et cette apostrophe avaient du même coup paralysé les douze musiciens. Bouche béante, hébétés, ils regardaient avec de grands yeux les deux jeunes gens, qu'ils semblaient prendre pour deux démons sortis de sous terre.

—Vous ne m'avez pas entendu? répéta Diégo, en voyant qu'ils hésitaient à obéir.

—Et qui êtes-vous pour nous défendre de célébrer la fête du curé? demanda le grand diable, improvisé chef d'orchestre, avec un geste qui indiquait qu'il flottait entre l'audace et la peur.

—Qui je suis? Ah! vous ne me reconnaissez point! Vous ne vous souvenez plus que Diégo Nunez vous a plus d'une fois étrillé comme vous le méritiez. Allons, que l'on détale. Le premier qui résiste, je l'envoie prendre un bain dans la rivière.

L'attitude du jeune homme produisit sur les paysans l'effet attendu. Tous connaissaient le caractère emporté du fils de l'alcade, et ils savaient qu'il n'eût pas fait bon se mesurer avec lui. Tous subissaient l'influence qu'exerce toujours au village le fils d'un homme riche et puissant.

—Mais nous ne faisons aucun mal ici? voulut objecter un des plus jeunes!

—C'est possible, mais puisque tu ne peux ni manger ta langue, ni te tirer d'ici, je vais t'apprendre comme je me nomme.

En même temps, Diégo sortit de sa poche un pistolet et l'arma. Rafaël lui saisit la main pour

l'empêcher de mettre à exécution son dessein funeste. Mais cette intervention était inutile. Les paysans avaient compris qu'il eût été dangereux de parlementer plus longtemps et, pendant leurs jambes à leur cou, ils avaient disparu comme une bande d'oiseaux effarés, en laissant le champ libre.

—Maintenant, s'écria Diégo, il n'y a plus de temps à perdre. Je frappe à la porte.

—Et si c'est le curé qui t'ouvre au lieu de Marie?

—Je trouverai une excuse.

—Encore une fois, tu t'exposes.

—Que m'importe!

—Tout ce que tu voudras.

—Attends-moi au pied de la croix.

Diégo s'était dirigé vers le presbytère.

Une lueur pourprée commençait à poindre à l'horizon et laissait déjà voir assez distinctement les couleurs des objets.

L'homme qui s'était adossé à la porte du curé n'avait pas perdu une seule des paroles qui venaient de se prononcer. Convaincu que Diégo arrivait décidément sur lui, il se leva, descendit quelques marches et se tint debout au milieu du perron, attendant ce qui allait se passer. Diégo ne l'avait pas aperçu.

Quand le jeune homme sentit un bras étendu qui l'arrêtait, il leva la tête avec colère, prêt à frapper l'imprudent qui lui faisait obstacle.

—Où allez-vous, Diégo? demanda l'homme avec calme.

—Roch! s'écria Diégo hors de lui.

—Le sacristain! s'exclama en même temps Rafaël stupéfait.

—Et que faites-vous là, en pleine nuit?

—J'attends monsieur le curé qui est allé voir un malade.

Roch avait dit ces paroles naturellement et avec la plus grande douceur.

—C'est faux! répliqua Diégo emporté.

—Pourquoi vous tromperais-je?

—Vous étiez là pour un autre motif.

—Lequel?

—Je n'entends. Vous avez entendu ce que mon ami Rafaël et moi nous venons de dire?

—Oui.

—Alors vous savez ce que je veux?

—Oui, mais mon devoir m'oblige à rester ici.

—Vous ne craignez donc pas?

—Je ne crains rien, n'ayant rien à me reprocher.

—Et si je vous faisais passer par-dessus la rampe de cet escalier? rugit Diégo que le ton pacifique du sacristain exaspérait.

—Vous feriez mal, répondit Roch avec la même impassibilité.

—Trêve de paroles, cria Diégo. Vous savez que je suis venu ici pour voir Marie et lui parler, vous savez que je n'aime pas à me voir barrer le chemin. Donc au large!

Et, saisissant le sacristain au collet, il voulut l'arracher de sa place.

Mais Roch était plus fort que son adversaire ne l'avait supposé. Cramponné d'une main à la rampe, il fit reculer l'assaillant.

Diégo, voyant son impuissance, poussa un cri de rage; ses yeux s'injecèrent de sang; une pensée horrible traversa son esprit; il fit un pas en arrière et braqua son pistolet sur le sacristain.

—Que vas-tu faire, malheureux! s'écria Rafaël en se jetant entre eux. Tu veux tuer un homme sans défense?

Diégo, pris de vertige, aurait commis un crime sans la présence d'esprit de son ami.

Une réaction subite s'opéra: il se laissa tomber sur les marches.

—Merci, Rafaël, dit-il sourdement. Ma tête se perd.

Roch n'avait pas fait un mouvement en voyant l'arme de Diégo prête à faire feu sur lui à bout portant. Quand il le vit s'affaïsser, il essuya une larme et murmura:

—Il l'aime, lui aussi.

Et descendant les marches, il tendit la main à Diégo en disant:

—Pardonnez-moi si je vous ai offensé.

Diégo ne répondit point à cette avance et se tut.

Cependant l'aurore se levait. Dans quelques instants, les villageois allaient se montrer sur leurs portes. Rafaël insista sur la nécessité de reprendre le chemin du moulin.

—Allons! dit Diégo découragé, en se laissant entraîner.

Ils partirent. Roch resta seul. Le sacristain suivit du regard les deux amis, qui disparurent bientôt à un détour du chemin. Presque au même instant il entendit un bruit au-dessus de sa tête. Il vit le volet s'ouvrir et une jeune fille se pencher dehors. Elle regardait du côté de la montagne.

Le sacristain tressaillit. Quelques minutes s'écoulèrent. Le volet se referma.

Marie n'avait pas vu Roch. Ce n'était pas lui qu'elle cherchait.

Le sacristain s'assit. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Il savait maintenant pourquoi Marie était triste.

VII

PÈRE ET FILS.

Les premiers rayons du soleil se jouaient sur les toitures des habitations de la Chênaie quand le sergent Robreno, accompagné de ses douze hommes qui escortaient Diégo et son ami Rafaël, se présenta devant la porte de Gaspard Nunez, l'alcade du village. Celui-ci, prévenu la veille, avait préparé les billets de logement qu'il tenait à la main en attendant, à l'entrée de la ferme, les visiteurs annoncés.

—Sergent, dit-il après avoir répondu au salut des soldats, voici pour vous et vos hommes. Les recrues de ce village, comme vous en avez été informé, sont au nombre de trois: Rafaël Trujillo, Cosme Nogales et Diégo Nunez. Le premier est fils de gens riches. Ses parents cherchent, m'a-t-on dit, un homme de confiance qui puisse lui servir de remplaçant, mais jusqu'ici ils n'en ont pas trouvé; je crois que son père vous accompagnera à Salamanque pour s'y adresser aux agences. Le second, Cosme Nogales, est prêt à vous suivre. Quand à Diégo, je suis avisé officiellement qu'il est déjà placé sous votre responsabilité.

Le sergent demeura stupéfait. Il ne pouvait comprendre que l'alcade parlât avec cette froideur et cette indifférence de celui qui était son fils. Aussi répondit-il machinalement:

—En effet.

—Et combien de temps comptez-vous rester ici?

—Mes ordres portent que dans neuf jours les recrues de la Chênaie, de Cantalapiedra et de Penaranda de Bracamonte, doivent être rendues à Salamanque.

—En sorte que...

—En sorte que je pense partir après-demain; mais comme les deux autres localités sont assez éloignées, et qu'après avoir été jusque-là il faut repasser par ici, je n'emmènerai les recrues de la Chênaie qu'à mon retour de Cantalapiedra et de Penaranda de Bracamonte, pour ne pas leur faire faire des étapes inutiles et ne pas mettre à contribution sans nécessité les deux villages où je vais.

(A suivre.)